
XYZ. La revue de la nouvelle

La demie de l'autre

Suzanne Myre



Number 83, Fall 2005

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3290ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2005). La demie de l'autre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 54–55.

La demie de l'autre

Suzanne Myre

Froid. C'est la froide saison dans ma tête, cet espace vide meublé d'un long vent qui souffle interminablement entre les parois. Le vent murmure des mots parfois, le mien ne dit rien. Par son silence, il souligne à gros traits que quelque chose est mort, ou en train de mourir.

Lorsque Marie est partie ce matin, elle a emporté une partie de ma substance. Avec elle, ma colonne vertébrale s'étirait vers le ciel, j'avais apparence humaine. Je marchais le bout des pieds pointé vers un avenir souriant avec de grandes dents sympathiques, alors qu'avant, mes talons seuls me montraient le chemin; je reculais à chaque pas, la ligne d'horizon me fuyait, derrière et devant, passé et futur confondus. Un naufragé dans le flot, dans le flou de l'ignorance; je n'avais pas appris avant Marie qu'on est toujours seul, et qu'il vaut mieux apprendre à marcher seul pour le faire à deux sans se démolir. Pour résister au flux et au reflux des sentiments.

Marie se tenait droite pour nous deux, j'avais adopté sa stature. Je le croyais. Illusion puisque, maintenant déjà, je me sens handicapé, plus recroquevillé qu'un cul-de-jatte. Marie est partie, emportant mes jambes; elle avait bien le droit, c'étaient les siennes, au fond.

Après avoir jeté son dernier sac dans la voiture, elle a couru vers la grève et a lancé à bout de bras dans le sable boueux une chose que je n'ai pu identifier, avec un cri, non, pas un cri, une sorte de gémissement, comme on fait dans l'effort. Puis, sans un regard pour moi, elle a mis la clé dans le contact et la voiture s'en est allée avec elle dedans, vers quelque part dont je ne fais plus partie.

Depuis deux heures, peut-être moins, j'arpente la grève. Mes yeux sont fatigués de scruter chaque centimètre de vase, la marée va bientôt s'amener et je n'ai toujours pas trouvé ce que Marie a lancé de toutes ses forces.

Et s'il ne s'agissait de rien ? Et si j'errais dans ce désert d'eau et de boue depuis des heures, à piétiner le poids que j'étais devenu pour elle, si c'était moi dont elle s'était débarrassée dans ce cri expiateur, moi et non un objet quelconque ?

Je regarde les traces de mes pas enfoncés dans la vase, ils forment une danse qui ne revêt aucun sens, aucun début, aucune fin. Ils tournent en rond, ne mènent nulle part.

Que la marée les emporte et m'emporte aussi, que le sel de mes larmes donne le goût au fleuve de me boire en entier. Je n'aspire plus qu'à être la goutte qui fera déborder la mer.